

*Les Derniers Jours
d'Emmanuel Kant*

THOMAS DE QUINCEY

*Les Derniers Jours
d'Emmanuel Kant*

Traduit de l'anglais par
MARCEL SCHWOB

I D E M • V E L L E



A C • I D E M • N O L L E

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2009

TITRE ORIGINAL

The Last Days of Immanuel Kant

PRÉFACE

EST-CE le “puissant, juste, et subtil opium” qui tira souvent Thomas De Quincey vers le plus âcre des plaisirs – la dépréciation de l’idéal ? Est-ce la ténébreuse tentacule de vanité qui nous sert à aspirer avidement en nos héros toutes les bassesses de leur humanité ? Qui sait ? Les œuvres de Thomas De Quincey sont toutes pénétrées de cette passion. Il n’aima personne autant que Coleridge, mais révéla les manies de son poète préféré avec volupté. Il adora Wordsworth ; et en trois pages d’extase il montre le grand homme coupant un beau livre – qui ne lui appartient pas – avec un couteau souillé de beurre. Mais parmi les héros de Thomas De Quincey, sans contredit le premier fut Kant.

Voici donc quel est le sens du récit qui suit. De Quincey considère que jamais l’intelligence humaine ne s’éleva au point qu’elle atteignit en Emmanuel Kant. Et pourtant l’intelligence humaine, même à ce point, n’est pas divine. Non seulement elle est mortelle mais, chose affreuse, elle peut décroître, vieillir, se décrépiter. Et peut-être De Quincey éprouve-t-il encore plus d’affection pour cette suprême lueur, au

La première édition de *The Last Days of Immanuel Kant* a paru en 1827 dans le *Blackwood’s Edinburgh Magazine*. La traduction de Marcel Schwob a paru dans le numéro du 4 avril 1899 de la revue *La Vogue* à Paris.

© Editions Allia, Paris, 2004, 2009, pour la traduction française.

moment où elle vacille. Il suit ses palpitations. Il note l'heure où Kant cessa de pouvoir créer des idées générales et ordonna faussement les faits de la nature. Il marque la minute où sa mémoire défaillit. Il inscrit la seconde où sa faculté de reconnaissance s'éteignit. Et parallèlement il peint les tableaux successifs de sa déchéance physique, jusqu'à l'agonie, jusqu'aux soubresauts du râle, jusqu'à la dernière étincelle de conscience, jusqu'au hoquet final.

Ce journal des derniers moments de Kant est composé au moyen des détails que De Quincey tira des mémoires de Wasianski, de Borowski, et de Jachmann, publiés à Koenigsberg en 1804, année où Kant mourut ; mais il employa aussi d'autres sources. Tout cela est fictivement groupé dans un seul récit, attribué à Wasianski. En réalité l'œuvre est uniquement, ligne à ligne, l'œuvre de De Quincey : par un artifice admirable, et consacré par De Foë dans son immortel *Journal de la peste de Londres*, De Quincey s'est révélé, lui aussi, "faussaire de la nature", et a scellé son invention du sceau contrefait de la réalité.

MARCEL SCHWOB

J'ADMETS qu'on m'accordera d'avance que toutes les personnes de quelque éducation prendront un certain intérêt à l'histoire personnelle d'Emmanuel Kant, si peu que leurs goûts ou les occasions aient pu les mettre en rapport avec l'histoire des opinions philosophiques de Kant. Un grand homme, même sur un sentier peu populaire, doit toujours être l'objet d'une libérale curiosité. Supposer qu'un lecteur soit parfaitement indifférent à Kant, c'est supposer qu'il soit parfaitement intellectuel ; en conséquence, même si en réalité il se trouvait ne point considérer Kant avec intérêt, il faudrait encore feindre par politesse de supposer le contraire. Ce principe me permet de ne point faire d'excuses à aucun lecteur, philosophe ou non, Goth ou Vandale, Hun ou Sarasin, pour lui imposer une courte esquisse de la vie de Kant et de ses habitudes familières, tirée des rapports authentiques de ses amis et disciples. Il est vrai que, sans aucun manque de générosité de la part du public, les œuvres de Kant ne sont pas, dans ce pays, considérées avec le même intérêt qui s'est amassé autour de

son nom. Et ceci peut être attribué à trois causes : premièrement au langage dans lequel ces œuvres sont écrites ; secondement à l'obscurité supposée de la philosophie qu'elles contiennent, qu'elle soit inaliénable ou due au mode particulier d'exposition de Kant ; troisièmement à l'impopularité de toute philosophie spéculative quelle qu'elle soit, et en quelque manière qu'elle soit traitée, dans un pays où la structure et la tendance de la société impriment à toute l'activité de la nation une direction presque exclusivement pratique. Mais quelles qu'aient été les fortunes immédiates de ses livres, pas un homme de curiosité éclairée ne regardera l'auteur lui-même sans une nuance d'intérêt profond. Mesuré à une seule évaluation du pouvoir au nombre des livres écrits directement pour ou contre lui, pour ne rien dire de ceux qu'il a indirectement modifiés – il n'y a point d'écrivain philosophique, si l'on excepte Aristote, Descartes et Locke, qui puisse prétendre approcher de Kant par l'étendue et la hauteur d'influence qu'il a exercée sur les esprits des hommes. Tels étant les droits qu'il a à notre attention, je répète qu'il n'y aura de la part du lecteur qu'un acte raisonnable de respect à admettre en lui-même assez d'intérêt à

Kant pour justifier ce court mémoire sur sa vie et ses habitudes.

Emmanuel Kant, second de six enfants, naquit à Königsberg en Prusse – cité qui dans ce temps comptait environ 50 000 habitants – le 22 avril 1724. Ses parents étaient des gens de rang humble, point même assez riches pour leur situation, mais qui purent, grâce à l'aide d'un proche parent et à quelques subsides qu'y ajouta un gentilhomme qui les estimait pour leur piété et leurs vertus domestiques, donner à leur fils Emmanuel une éducation libérale.

Il fut envoyé, enfant, à une école de charité, et en l'année 1732, passa à l'Académie Royale ou Académie de Frédéric. Là il étudia les classiques grecs et latins et entra en intimité avec un de ses camarades d'école, David Ruhnken (si connu plus tard des savants sous son nom latin de Ruhnkenius), intimité qui dura jusqu'à la mort de ce dernier. En 1737, Kant perdit sa mère, femme d'un caractère élevé, douée de qualités intellectuelles au-dessus de son rang, qui contribua à l'éminence future de son illustre fils par la direction qu'elle imprima à ses jeunes pensées, par la haute morale à laquelle elle l'astreignit. Kant ne parla jamais d'elle jusqu'à la fin de sa vie sans la plus extrême ten-

dresse et sans une sérieuse reconnaissance des obligations qu'il devait à son soin maternel.

En 1740, à la Saint-Michel, il entra à l'Université de Königsberg ; en 1746, âgé d'environ 22 ans il écrivit sa première œuvre sur une question demi-mathématique et demi-philosophique : *l'Évaluation des forces vives*. Ce problème avait d'abord été proposé par Leibniz en opposition aux cartésiens. C'était, déclarait Leibniz, une nouvelle loi d'évaluation, non point simplement une nouvelle évaluation ; et on admit que le problème avait enfin été résolu après avoir occupé presque tous les grands mathématiciens d'Europe pendant plus d'un demi-siècle. La dissertation de Kant était dédiée au roi de Prusse et ne lui parvint jamais. En fait, bien qu'imprimée, je crois, elle ne fut jamais publiée. Depuis ce moment jusqu'en 1770, Kant vécut comme précepteur auprès de différentes familles, ou en donnant des conférences privées à Königsberg, particulièrement aux militaires sur l'art de la fortification. En 1770, il fut nommé à la chaire de mathématiques, qu'il échangea bientôt après contre celle de logique et de métaphysique. A cette occasion, il prononça une dissertation inaugurale : *De mundi sensibilis atque intelligibilis forma et principiis*,

qui est digne de remarque parce qu'elle contient les premiers germes de la philosophie transcendante. En 1781, il publia sa grande œuvre : *Die Kritik der Reinen Vernunft* ou *Critique de la raison pure*. Le 12 février 1804, il mourut.

Telles sont les grandes époques de la vie de Kant. Mais cette vie fut remarquable non point tant pour ses incidents que pour la pureté et la dignité philosophiques de sa teneur journalière. On en trouvera la meilleure impression dans les mémoires de Wasianski, attestés et soutenus par les témoignages collatéraux de Jachmann, Rinke, Borowski et d'autres. Nous le voyons là lutter avec la misère de facultés qui vont tomber en décrépitude et avec la douleur, la dépression et l'agitation de deux maladies différentes, l'une qui lui affectait l'estomac et l'autre la tête, toutes choses au-dessus desquelles la bonté et la noblesse de sa nature s'élevèrent victorieusement, comme emportées par des ailes, jusqu'à la fin.

Le principal défaut de ce mémoire sur Kant, ainsi que tous les autres, c'est qu'il rapporte trop peu de choses sur sa conversation et ses opinions. Et peut-être que le lecteur sera disposé à se plaindre que quelques-unes des notes soient trop minutieuses et détaillées, tant qu'elles

paraissent manquer de dignité, parfois de sensibilité. En ce qui concerne la première objection, on peut répondre qu'un commérage biographique de cette sorte et une enquête peu scrupuleuse sur la vie privée d'un homme, quelques difficultés qu'un homme d'honneur puisse éprouver à l'écrire, peuvent être lus sans blâme, et là où le sujet en est un grand homme, parfois avec avantage. Quant à l'autre objection, je ne saurais trop comment excuser M. Wasianski de s'être agenouillé au chevet de son ami mourant pour noter, avec l'exactitude d'un reporter sténographe, la dernière palpitation du pouls de Kant et les luttes de la nature se débattant dans l'agonie, sinon par la supposition que la conception idéalisée qu'il avait de Kant comme d'un homme appartenant à la postérité, semblait en son esprit surpasser et étouffer les restrictions ordinaires de la sensibilité humaine, et que sous cette impression il accomplit par un sens de devoir public ce que sans doute il aurait bien volontiers refusé de faire, s'il se fut abandonné à ses affections privées. Maintenant donc commençons, et supposons que c'est presque toujours Wasianski qui parle.

Mes relations avec le Professeur Kant commencèrent longtemps avant la période à laquelle

se rapporte principalement ce petit mémoire. En l'année 1773 ou 1774, je ne saurais dire au juste, je suivis ses leçons. Ensuite je lui servis de secrétaire et ces fonctions m'introduisirent naturellement auprès de lui dans une intimité plus rapprochée qu'aucun autre des étudiants, si bien que, sans aucune requête de ma part, il m'accorda un privilège général de libre accès à son amphithéâtre. En 1780, j'entrai dans les ordres et cessai tout rapport avec l'Université. Je continuai toutefois à résider à Königsberg, mais entièrement oublié, ou du moins entièrement inaperçu par Kant. Dix ans plus tard, en 1790, je le rencontrai par hasard à une joyeuse fête. C'étaient les noces d'un professeur de Königsberg. A table, Kant distribua sa conversation et ses attentions en général parmi les convives, mais, après qu'on se fut levé et que la compagnie se fut dispersée en groupes séparés, il vint s'établir fort obligeamment près de moi. A ce moment, j'étudiais les fleurs, en amateur, veux-je dire, et pour la passion que j'avais pour elles. Sitôt qu'il l'eût appris, il me parla de mon occupation favorite et avec une compétence très étendue. Dans le cours de notre conversation, je fus surpris de découvrir qu'il était parfaitement informé de toutes les circonstances de ma